

Le contre-transfert et son cortège. Examen d'inconscience

andrée larivière

Quel beau sujet, ai-je pensé quand on m'a proposé d'écrire sur le contre-transfert. J'ai laissé mon attention flotter, j'ai réfléchi, j'ai lu et quand il s'est agi d'écrire sur le pain quotidien de ma vie de psychanalyste je me suis trouvée paralysée, bouche cousue, mains palmées. Comment parler du contre-transfert sans se référer à soi en tant qu'analyste. C'est un examen d'inconscience, une mise à nu de ses carences auto-analysantes, de ses points aveugles. Si mon narcissisme en est écorché j'espère que mon travail sur le contre-transfert en profitera.

« What part of the subject situated where in space and time does what with what motivation to what part of the object situated where in space and time with what consequences for the subject and the object? »

Henri Rey

« Quelle partie du sujet située où dans le temps et dans l'espace fait quoi avec quelle motivation à quelle partie de l'objet située où dans le temps et dans l'espace et avec quelle conséquence pour l'objet et le sujet. »

(Ma traduction)

Selon la célèbre phrase de Lacan, « l'analyste ne peut s'autoriser que de lui-même ». Quelle responsabilité à la fois désirée et réalisée! Au départ, l'analyste aménage son lieu de travail qui, aussi impersonnel soit-il, reflète quelque chose de lui-même. L'analysant aussi dit quelque chose de lui-même face à ce lieu, comme cette femme qui ne pouvait envisager une thérapie dans un sous-sol. S'autorisant toujours de lui-même, l'analyste définit le cadre : horaire, honoraires, etc. Pourrait-on dire que le cadre est la matrice symbolique du travail analytique?

Et l'analyste s'installe dans son fauteuil pour un voyage à destination inconnue; il écoute... avec une neutralité bienveillante (?) Dilemme! Peut-on être neutre et bienveillant à la fois? La neutralité risque de devenir un miroir déformant ou sans tain. Il ne peut y avoir d'écoute neutre mais une écoute libre, donnant libre cours à une écoute flottante qui appelle une résonance flottante (Sandler, 1976) et ne peut être bienveillante si elle ne prend le risque de ne pas l'être.

L'analyste écoute les associations, les rêves les non-dits, les silences de son partenaire; il s'écoute écouter les manifestations transférentielles : de qui suis-je

le miroir?... qu'est-ce qui se répète ici pour que je ressente un tel ennui alors que je me sentais si intéressée lors de la séance précédente?...quelle heure est-il?... c'est du contre -transfert...

Même s'il en parle rarement dans ses premiers écrits, Freud laisse passer en filigrane des signes de contre-transfert. Il en ressent les manifestations sans pouvoir en prendre conscience ni nommer le phénomène, comme on peut le voir dans sa correspondance avec Ferenczi et Jung dès 1909. En fait, dans « Perspectives d'avenir de la thérapie analytique » il mentionne le mot contre-transfert en 1910, avant son texte sur le transfert écrit en 1912, tous deux publiés dans *La Technique psychanalytique*. Il définit le contre-transfert comme : « L'ensemble des réactions inconscientes de l'analyste à la personne de l'analysant et plus particulièrement au transfert de celui-ci. » Toutefois, Freud disait qu'il fallait reconnaître et maîtriser ce contre-transfert. Longtemps les premiers analystes cherchèrent à devenir une surface lisse; il était presque à déplorer qu'ils respirent, comme si sans le signe de leur présence le passé surgirait alors dans une sorte de révélation. Cette méfiance du contre-transfert, ce besoin de maîtrise cachent-ils la crainte d'un passage à l'acte érotique, comme le suggère L. de Urtubey (1994)? Couvrent-ils un sentiment d'auto-idéalisation de la fonction d'analyste? L'écoute idéale n'existe pas, tant mieux!

Le psychanalyste risque moins de s'idéaliser. Mais Freud ajoute : « ... tout analyste ne peut mener à bien ses traitements qu'autant que ses propres complexes et ses résistances intérieures le lui permettent. C'est pourquoi nous exigeons qu'il commence par subir une analyse... » Exigence péremptoire pas toujours respectée...

Winnicott a été l'un des premiers analystes à parler candidement du contre-transfert dans « La haine dans le contretransfert » en 1947. Quelques années plus tard, 1950, Paula Heimann a souligné la valeur positive démontrant que l'analyste peut être le premier indice de ce qui se passe chez son patient. En 1973 Joseph Sandler ajoute : « L'analyste possède des éléments de compréhension et d'appréhension des processus qui se déroulent chez son patients. Ces éléments ne sont pas immédiatement conscients et peuvent être décelés en écoutant ses propres associations... l'analyste possède dans certaines limites une résonance comportementale flottante en plus de son attention flottante consciente. » (Sandler, Dare et Holder, 1973) Ce qui rejoint une phrase de Freud : « Chacun de nous possède dans son inconscient l'instrument avec lequel il est capable d'interpréter les manifestations de l'inconscient de l'autre. » (Freud, 1913)

Je n'oublierai jamais la première fois que « contre-transfert » et moi nous sommes affrontés. Tout allait bien, mon écoute flottante s'harmonisait avec les associations de l'analysante et alors que la partition appelait un silence de ma part J'ai parlé... j'entends la voix d'une autre sortir de ma bouche! Qu'est-ce qu'elle fait là? Ce n'était pas tant les mots que le ton qui faisait très moralisateur. Qu'est-ce qui s'est passé dans l'avant-coup? Il était question de conflits entre des jeunes enseignantes, dont mon analysante, et une collègue qui, jouant à la victime malade

séduisait la directrice laquelle surchargeait les autres de son travail. Alors que l'analysante parlait, l'image de sa marraine m'est venue à l'esprit, cette parente, qu'en catimini on qualifiait de « Mère supérieure » qui lui préférait sa jeune sœur. La voix qui parlait à ma place était celle d'une tante dont, selon les dires, j'étais la préférée mais qui, très « Mère supérieure », s'autorisait d'elle-même pour me faire des leçons de morale. Les deux tantes se sont réunies en moi pour élaborer une interprétation ratée alors que j'aurais eu tout avantage à me taire.

Si le contre-transfert précède le transfert d'où vient-il sinon du transfert de l'analyste sur son/ses anciens analystes qui, eux, ont vécu leur contre-transfert sur cet analysant devenu analyste, etc. Et on pourrait remonter dans le cortège jusqu'à Freud et son auto-analyse, sa correspondance avec Fliess, l'auto-analyse de ses rêves, etc. Peut-on dire qu'il n'y a pas d'auto-analyse sérieuse si elle n'est pas parlée à quelqu'un? Mais à qui? D'abord à soi en tant que sujet/objet/tiers. Mais voilà, cet objet tiers est-il objectif, pourra-t-il être un « objecteur d'inconscience »? car il y a risque d'une auto-analyse où, sans le vouloir et sans le savoir, tout en le voulant et le sachant, sujet et tiers contournent ou escamotent les points aveugles qui justement font problème. Une grande part des matériaux de l'auto-analyse se trouve là, comme en latence entreposée dans l'inconscient, mais il arrive que l'analyste ne réussisse pas à manier son outil auto-analytique; l'analyse risque alors de devenir sauvage, au service des résistances, de l'idéalisation. Comment sortir de cette impasse?

Mais l'analyste n'est pas seul. Les membres de son cortège sont là : près de Freud, qui nous a laissé une richesse inépuisable, viennent ancien/s analyste/s, superviseurs, maîtres, collègues, qui sont là pour contenir les excès maternels de Gaïa, l'auto-complaisance de Narcisse, les ardeurs d'Eros. Restent aussi en l'analyste des parties négatives des objets primaires qui l'ont formé, qui ont été incorporées, lesquelles sont comme des rhizomes, des tiges souterraines, lesquelles, malgré un jardin bien analysé, n'attendent que l'occasion de se manifester inopinément. Et que dire des débris de noyaux englobés en couches concentriques autour du corps parasite dans l'espoir de l'isoler, parce que trop dangereux. La forclusion, le clivage, les pactes avec le diable ont la vie dure...

Contre-transfert : contre – en opposition – en échange – près de. Quelles parties de l'analyste ont été introjectées? à quelles parties de celui-ci s'identifie-t-on? On n'a qu'à se rappeler nos premières occupations du fauteuil pour retrouver des parties de l'analyste pointant dans les séances comme des bornes rassurantes. Avec le temps, le novice apprend à intégrer ce qu'il a reçu à ce qu'il est et à ce que son auto-analyse l'aidera à devenir.

Habituellement, l'examen auto-analytique permet de déceler les défauts caches de l'édifice contre-transférentiel et d'y remédier avant qu'il ne soit trop tard. Je pense aux tentatives latentes de séduction, au besoin d'emprise, de maternage, projection d'une tentative de se réparer à travers l'autre. Selon McDougall (1978), le vrai contre-transfert maternel implique la capacité d'attendre le bon moment, la bonne croisée pour interpréter. De l'autre côté du spectre la rigueur peut devenir

rigidité, nourrissant les pulsions sadiques anales chez l'analysant. Et le silence, le bienheureux silence qui souvent montre ce qu'on veut cacher : notre vexation à ne pas saisir ce qui se passe, la peur de réveiller nos propres fantômes. On peut se voir répondant à un transfert agressif par des interprétations à caractère apaisant, voire même séducteurs. Le cadre ne libère pas l'analyste de ses réactions inconscientes.

« Ma langue a fourché »; mes mots sont devenus des petites fourches blessantes – des mots qui assourdissent comme le tonnerre et empêchent de penser; il faut bien que je parle, je suis là pour interpréter, montrer que je l'écoute, même si je me permets de parler pour l'analysant. J'ai le savoir qui ne se sait pas, mais l'autre croit que je le sais. Quelle différence avec les fois où il dit avant moi et mieux que moi ce que je voulais dire! Et il y a les mots que je ne dis pas... pour ne pas faire de vagues avant le week-end, les mots qui provoqueraient cet orage grondant au loin. Il y a les mots qu'on ne nous dit pas, les mots interdits, enfermés dans une crypte, inaccessibles, comme chez ce jeune analysant que je nommerai Jan. De son voyage analytique, j'ai choisi trois scènes qui soulignent le travail du contre-transfert/transfert.

Étendu sur le divan, Jan ne dit mot depuis le début de la séance. Silence étonnant chez un jeune homme qui, d'un ton plat, me raconte, par le menu détail, ses bons coups de jeune concepteur de jeux vidéo et ses exploits sexuels toujours renouvelés. J'entends mon voisin gratter de la guitare. Il en gratte mal. De son jardin, son grattage traverse les vitres de mon cabinet de travail. Cela affecte le flottement de mon attention et sûrement les associations de mon analysant; je sens monter l'irritation. Que faire? Je ne peux ni l'empêcher, ni déménager.

Soudain, le gisant se met à parler : « Mon frère jouait de la guitare ». Je sursaute intérieurement : « Vous avez un frère? » Il me corrige : « J'avais un frère. » Après un temps; « Il est mort dans un accident de voiture ». En deux ans d'analyse je n'ai jamais entendu parler de ce frère alors qu'il était souvent question de sa sœur dont il ne supportait pas le caractère bouillant, de ses deux parents, associés en affaire : père compétent, calme et fort et mère brillante, efficace qui valorise la « performance » par-dessus tout et, de toute évidence, source d'émulation pour Jan. S'il n'a pas parlé de son frère c'est que « ça ne se présentait pas » dit-il. Mon contre-transfert en a pris un coup. À quoi ma troisième oreille était-elle sourde? Au manque d'affect dans la voix, à la qualité contre-phobique de son discours, se perdant dans des détails? Au sujet du transfert, il disait : « Je sais que vous êtes compétente » le ton condescendant me renvoyait à mon fauteuil et à mon incompétence.

Un oncle médecin considérait que sa peur d'étouffer, associée à la peur de bégayer en public l'empêchant de finir son mémoire de maîtrise, relevait de la psychanalyse. Au cours de notre travail, Jan a terminé et défendu avec succès son mémoire de maîtrise, découvrant du coup le plaisir d'exhiber son savoir, et obtenu assez vite un poste de concepteur de jeux vidéo. Mordu de l'ordinateur, il concentrait ses énergies libérées à son nouveau travail et à ses relations amoureuses.

Grattage, transfert, contre-transfert... le temps, le hors-temps... l'intérieur, l'extérieur... le cadre transpercé d'où surgit une ébauche de souvenir permettant, peut-être, d'élaborer un scénario qui délierait le temps fixé et ouvrirait au deuil. Voilà ce que je me disais après cette séance, espérant un déblocage émotionnel, une catharsis libératrice.

Occasionnellement, au compte-goutte et toujours racontés d'une voix monocorde, des pans du drame apparaissaient. Pour célébrer le vingt-et-unième anniversaire de naissance de son aîné, le père lui avait offert une voiture avec laquelle quelques jours plus tard, en rentrant d'une soirée le fils eut un accident mortel. Le père décréta la loi du stoïcisme et du silence; ne jamais prononcer le nom du frère, ne jamais exprimer d'émotion. « On ne déterre pas les morts, » disait la mère, supportant son mari en faisant disparaître tout signe de la présence de son aîné.

Avec effort, l'analysant se rappelle que le drame avait eu lieu il y a huit ans, alors que lui-même avait dix-huit ans. C'était fin août, il rentrait de vacances. « Comme maintenant? » fis-je. Il acquiesce poliment sans réagir au lien possible; non, il ne se souvient pas de la date exacte de l'accident, ni des obsèques, ajoutant qu'il y avait beaucoup de monde. Je tente de maintenir lié le fil du processus. Je suggère que les craintes de bégayer et d'étouffer en public, qui l'on amené à l'analyse, ont un lien avec ce drame. Jan proteste que c'est du temps passé, me rappelant que sa « performance » (un mot qu'il utilise souvent) lors d'une réunion de travail lui a valu les félicitations de son patron en plus d'une promotion. Au cours des séances suivantes, je le sens sur ses gardes; les associations tournent en rond. Mon contre-transfert se rebute devant ce clivage qui pourtant m'intrigue...

Être intrigué... Avoir la puce à l'oreille... il y a danger que ma puce épistémologique cherche à se satisfaire plutôt que de suivre les associations de Jan qui en ce moment remplissent les séances de détails hautement techniques d'un projet de jeu très violent « C'est de la fiction » me rassure-t-il. Je suis dans une impasse faite d'impatience thérapeutique et de patience tenace : tenter de stimuler le processus associatif ne ferait qu'accroître ses réactions négatives; mieux vaut être là, objet d'écoute et de recours... rêver l'analysant. J'ai l'impression d'usurper sa place en imaginant des scénarios qui varient selon les bribes d'histoire qu'il me communique. Même si je sais que l'eau ne coule pas deux fois... je fantasme le retour de la scène du guitariste qui ouvrirait une autre petite brèche. Patience... « La patience rapporte, » me disait un superviseur qui, quoique disparu, fait toujours partie de mon cortège.

Ponctuel, Jan vient régulièrement à ses séances avec cette analyste qui profite de son argent, ne manque pas de lui rappeler sa mère. Mais, j'ai perdu mon auréole de compétence je suis froide comme un glaçon quand il me parle de ses réussites – identification projective de la mère iceberg performante et avide. Il n'est pas venu en analyse pour gratter ses bobos. « C'est la vie... » Si je lui rappelle que la vie fait aussi souffrir, il me répond : « Il ne faut pas y penser. » Comment en vouloir à Jan/ordinateur de ne pas déroger à sa programmation? Mon contre-transfert se

déplaça sur ses parents. Quel drame, quelle blessure sous-tendent chez eux la nécessité d'éjecter hors conscience la représentation de la mort de leur aîné? Tous deux nés de parents venus d'un pays occupé où les murs avaient des oreilles rendant les mots dangereux...? Jusque dans le transgénérationnel...?

Deux vers du poète Ogden Nash me viennent en mémoire :

« Sticks and stones can hurt my bones,
But words can damn near kill me! »

« Bâtons et pierres peuvent me casser les os,
Mais les mots, eux, risquent de me tuer! »

« Le travail du contre-transfert est un travail d'amour et de lutte contre la pulsion de mort. » (de Urtebey, 1994) Mot – Mort, une lettre ajoutée fait la différence et peut changer le mot en iceberg de pleurs gelés. Quand mon contre-transfert est en peine et veut aller plus loin, il se réfugie chez un membre du cortège; cette fois, c'est Bollas.

Selon Bollas (1987) la mère transforme continuellement l'environnement intérieur et extérieur du nourrisson... elle est l'objet transformationnel. Bollas parle aussi du « su-impensé de l'enfant ». À travers les échanges entre lui et sa mère, ses parents et leur culture environnante, l'enfant sait bien des choses sans les penser. Il sait vite là où il doit freiner ses élans pour satisfaire sa mère. Si, comme chez Jan, l'atmosphère familiale est surtout marquée par la compétence et la performance, décrétant que l'affectivité est une faiblesse, tout un champ de sa vie reste en friche, les affects ne sont pas déniés, ils n'ont pas droit d'exister.

Par son contre-transfert l'analyste peut repérer le su-impensé de l'autre et devenir un objet transformationnel. Comment mettre mon contre-transfert à l'œuvre au sujet du su-impensé/impensable de mon analysant dont le su-impensé est enclavé dans un interdit de penser/ressentir/dire ce su-impensé?

Un jour, sans mot dire, Jan me tend deux photos de son enfance : un nourrisson dans les bras d'une vieille dame au faciès impassible; une fillette souriante et un petit garçon sage, assis côte à côte. Étendu, Jan attend. Ces photos ne lui rappellent rien, ce qui lui semble naturel. Veut-il que je lui raconte son histoire, à partir de ces deux preuves de son existence? que je l'anime, que je parle à ce bébé, que je remplace la mère disparue/absente, la grand-mère blanche? C'est lui qui, par bribes, me raconte son histoire, comme font les enfants expliquant leurs dessins. Tôt après sa naissance la grand-mère paternelle a pris la relève de sa mère retournée au travail, « mon père ne pouvait se passer d'elle à l'administration », dit-il fièrement. Cette grand-mère a émigré au Canada avec ses deux jeunes fils fuyant un pays où son mari et d'autres membres de la famille ont été exterminés. La mère de Yan voue une grande admiration à l'égard de cette femme courageuse qui a vécu pour élever ses deux fils, les intégrer à la culture locale, fermant la porte au passé. La photo des deux enfants ne lui dit rien. « Cela doit être moi et ma

sœur. » Sa sœur était « correcte » jusqu'à l'accident d'Alex. Elle s'insurgeait contre la loi du silence, qui faisait soupçonner un mystère dont on avait la preuve qu'il n'existe pas : c'était un accident. Elle habite un autre pays, il la voit peu, dit-il laconique.

Je lui souligne que c'est la première fois que j'entends prononcer le prénom de son frère. « Est-ce important? » Après un court silence : « En passant, c'est aussi le prénom de mon père et de mon grand-père tué lors d'une insurrection. »

Mon contre-transfert est rivé à mon téléviseur interne, sur lequel des images résonantes sont projetées, alors que j'entends la voix off du speaker/Jan lire son bulletin de nouvelles. Je revois les yeux de cet enfant qui se cherche dans un visage/miroir blanc, efficace mais incapable de le rêver (Bion). Je revois en flash le travail analytique avec certains rescapés de guerre, leur mine fermée, qui font un effort considérable pour ne pas penser, pour radier des pans de vie afin de survivre, et peut-être, ainsi, m'approcher de ce qu'a vécu cette grand-mère et accepter que sa douleur soit enfermée à double tour dans une crypte dont elle a laissé la clé là-bas. Qu'est-ce qui se passe chez le père seul survivant des trois générations d'Alex, lui dont le père et le fils sont décédés de mort violente? Où est retombée l'ombre de l'objet si le Moi était trop occupé à survivre? L'ombre portée/reportée sur lui, fils/père? qui voulut radier la mort de son fils, bloquant le deuil? Je ne vais quand même pas faire l'analyse du père!

Après un long silence, Jan dit : « Je ne nommerai sûrement pas mon fils Alex. »

À la suite de cette séance, ma réaction en est une de soulagement, mi-étonnée, mi-rassurée, devant la réponse du su-non pensé de l'analysant à mon pensé/non su. N'est-ce-pas une des fonctions du contre-transfert de penser sans savoir? Chercher à entendre la réalité psychique se révéler à travers le contre-transfert et le transfert?

Étrange relation que celle de deux êtres jusque là inconnus l'un de l'autre et qui deviennent mêlés l'un à l'autre pour participer au développement du scénario, monter/remonter le film d'une histoire de l'analysant. Il arrive que les images et le texte du scénario se lient assez harmonieusement. Mais vite il y a les butées, les trous, les failles il faut se référer au stock-shot, le refoulé, pour essayer de retrouver les chaînons manquants qui redonneront sens à l'histoire. Quelquefois, il arrive que le refoulé ne suffise pas, alors scénariste et monteur doivent (refilmer) reconstruire à deux les chaînons manquants.

L'analyse continue... avec le temps, le récit détaillé du bulletin de nouvelles prend une autre couleur, une brèche s'ouvre dans le huis-clos, par où entre des lambeaux de souvenirs, d'affects mobilisant des prises de conscience au sujet de sa dépendance en même temps que son irritation devant le contrôle « généreux » de ses parents. Il est surtout dérouté par une relation amoureuse avec une jeune collègue, Cléo, qui dure depuis plusieurs mois. C'est une femme autonome, chaleureuse, il est bien avec elle; pour la première fois, il ne veut pas rompre mais a très peur de l'engagement amoureux.

Le monde onirique de Jan est pauvre. À peine quelques fragments de rêves qui ne lui disent rien. Je suis donc intéressée quand il commence une séance par un

rêve. « Des enfants veulent mitrailler un homme qui cache un enfant. » Je le pousse à associer sur cet enfant. « Ils le pensaient mort mais moi je savais qu'il était vivant... Je ne sais pas pourquoi je ne voulais pas leur dire... » il se reprend, « je n'avais pas le droit de le dire. »

Servi sur un plateau d'argent, je n'ai pas résisté à une interprétation : « Comme vous n'avez pas le droit de parler de votre frère? » « Cela n'a rien à voir, » me dit-il. Le ton me surprend plus que la remarque. Après un long silence il reprend : « C'était peut-être Kevin, lui aussi est mort. Ça serait un rêve à l'envers... » Avec effort, il cherche à dire, à situer l'événement dans le temps et l'espace, « Il avait quel âge? sept, huit ans peut-être... c'était au retour des vacances, avant la rentrée scolaire. » Son meilleur ami est mort à l'hôpital après une courte maladie et ses parents lui ont caché la nouvelle prétendant qu'il était toujours hospitalisé. Au cours de la récréation, un camarade d'école lui a appris la mort de Kevin. Jan a fait une crise de larmes, on a dû appeler sa mère.

Pendant une seconde, j'ai été sidérée à l'idée que mon acharnement thérapeutique à revenir sur le drame du frère, comme pour provoquer « la catharsis » aurait pu faire dévier les associations de Jan. Mon écoute fut vite sollicitée par ce que j'entendais. « Toute la famille savait que Kevin était mort mais me le cachait pour ne pas me faire de peine. Je lui faisais des beaux dessins et il était mort. » Le ton amer cachait mal sa blessure.

Mon contre-transfert était envahi par un défilé d'images sautant d'une à l'autre, faites de parties de ce petit garçon : les photos/dessins prirent un autre sens, le petit garçon trop sage aussi. Tout dérapait dans un flottement où je ne savais plus très bien qui parlait, qui ressentait. Un peu comme aujourd'hui, pendant que j'écris, je voudrais que tout s'arrête... que cela ne soit pas, n'ait pas eu lieu; comme un incorporat étrange et familier...

Longtemps, nous avons ensemble cherché et retrouvé ce petit Jan dans ses jeux, ses escapades avec son ami, ses petits larcins, ce petit garçon à qui on a caché la mort de son ami *pour ne pas lui faire de peine*, lui refusant ainsi le droit à sa douleur, au deuil, sans lui offrir de compassion.

La compassion fait-elle partie du contre-transfert? Freud (1918) attribue une origine narcissique au mot compassion. Issue de la blessure narcissique faite à notre idéal, ne serait-elle qu'une tentative de compensation devant notre impuissance? « Je ne peux rien faire de plus pour vous, mais je compatissais à votre souffrance... » On ne peut ignorer un sentiment de compassion à l'égard des angoisses, conflits, résistances, souffrances de ceux qui font un voyage analytique avec nous, devant leur désespoir, leur soif de vivre, d'être aimés, devant leurs deuils qui font mal et se font mal.

L'analyse continue découvrant, par à coups, des ébauches d'affect associés à des souvenirs où ses parents, son frère l'ont berné, humilié en lui cachant le décès de son ami. Il ne voulait plus retourner à l'école. Avec effort il me parle du matin où son père l'a violemment poussé dans sa voiture pour le conduire à l'école lui disant : « Un garçon ne pleure pas et va à l'école. » J'interprète : « Vous étouffiez

de colère, les mots étaient pris dans votre gorge. » Il réfléchit : « C'est ça ma peur de bégayer, je ne voulais pas retourner à l'école mais je ne pouvais pas le dire. » Chaque mois de septembre l'a toujours angoissé, il se dit allergique à la fin des vacances et la rentrée scolaire. Notre travail a porté sur l'impact des dates anniversaires et des fantasmes qui les accompagnent à l'occasion du pacte familial. (Lefebvre 2000.)

Alors qu'intérieurement je nous félicite de notre bon travail, quelques séances plus tard Jan m'accuse de lui faire revivre des émotions pénibles alors que je devrais l'aider à être heureux. Se complaire dans la tristesse c'est être maso. Le passé est passé, il faut s'occuper du présent dit-il fermement... Cléo, son amoureuse, qui a été en analyse à l'adolescence, l'encourage à s'ouvrir le comparant à un homard, carapacé mais tendre... (J'ai une alliée – contre-transfert latéral?) Il est perplexe. Poussé par Cléo, Jan a présenté un projet que son patron a qualifié de créatif et dynamique ce qui l'a à la fois flatté et surpris. Est-ce l'amour ou la psy? Il a peur : est-il en train de répéter la situation de ses parents? On appelle son père « le chef » mais tout le monde sait que c'est sa mère qui gouverne. (J'ai fini de m'étonner devant ces prises de conscience soudaines qui semblent surgir de nulle part. Qui sait d'où vient le grain et où il tombe?) « C'est un peu ce qui se passe ici » lui dis-je. « Je suis l'analyste mais c'est vous qui me dictez de ne pas dire ce qui vous empêcherait d'être heureux. » Il rit : « Mon père dit souvent : “Ne faites pas de vagues, c'est tout ce que je vous demande” : au fond je suis comme lui. Eh bien! »

J'ai choisi de parler de Jan pour illustrer certains aspects spécifiques du contre-transfert que j'ai vécu au cours de cette analyse. Ses affects, exilés par décret parental, ont pu être revécus, ressentis permettant à l'analysant une vie amoureuse et professionnelle suffisamment bonne. Après cinq ans d'analyse une promotion l'amena à quitter le pays et l'analyste, avec le nom d'analystes dans ses bagages... au cas où.

La résolution du contre-transfert est-elle possible? et celle du transfert? Avec les limites de l'analyse, le deuil qui s'en suit, l'engagement, le souvenir du voyage, peut-on, doit-on parler de résolution ou de transformation, ou plutôt, selon Mahony, (2003) de re-solution, ouvrant une nouvelle aire vers d'autres voyages, d'autres solutions?

André Larivière

165, chemin de la côte ste-catherine, app. p.h. 6
outremont, québec h2v 2a7

Références

- Bollas, C., 1987, The transformational object. in *The Shadow of the Object*, 14-29.
Bollas, C., 1987, The unthought known : early considerations, in *The Shadow of the Object*, 277-283.

- Freud, S., et Jung C.G. 1906-1914, *Correspondance*, I et II, Gallimard 1975.
- Freud, S., et Ferenczi S. 1908-1914, *Correspondance*, Calman-Lévy, 1992.
- Freud, S., *The Disposition to Obsessional Neurosis*, S. E. XII. 320.
- Freud, S., 1913, *L'homme au loup*. 392.
- Freud, S. 1910, Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique, 27. in *La technique psychanalytique*.
- Freud, S., 1912, La dynamique du transfert, in *La technique du transfert*.
- Gauthier, M., 2003, Patrick J. Mahony : la passion de l'écriture. *Filigrane*, 12, 101, note 11.
- Heimann, P. 1950, À propos du contre-transfert, in *Int. J. Psychoanal.*, 31.
- Lacan, J., 1968, Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école in *Scilicet*, 1 14.
- Lefebvre, P., 2000, Somatic Illness on Nemesic Dates, *Revue canadienne de psychanalyse*, 8, n° 1.
- McDougall, J., 1978, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Gallimard.
- Sandler, J., 1976, Contre-transfert et rôle de résonance, *R. F. P.* 3, 403-10.
- Travail de contre-transfert et fonction contenantante, 1994. *R. F. P.* LVIII, Numéro spécial congrès.
- Winnicott, D. W., 1947, La haine dans le contre-transfert, in *De la pédiatrie à la psychanalyse* 48 -58.